

LE SEIGNEUR APPARAÎT À ABRAHAM À MAMRÉ

Genèse chapitre 18 (1-15)

(18,1) *Le Seigneur se fit voir à lui (Abraham) aux chênes de Mamré alors qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. (2) Il leva les yeux et il vit : voici trois hommes qui se tenaient debout près de lui et il les vit, et il courut à leur rencontre depuis l'entrée de la tente et il se prosterna à terre. (3) Il dit : « Mon seigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, veuille ne pas passer loin de ton serviteur. (4) Qu'on apporte un peu d'eau ! Lavez-vous les pieds et étendez-vous sous l'arbre. (5) Je vais apporter un morceau de pain et vous reprendrez des forces ; ensuite vous passerez car c'est pourquoi vous êtes passés près de votre serviteur. » Et ils dirent : « Fais comme tu l'as dit. »*

(6) Abraham se hâta vers la tente, près de Sara, et dit : « Hâte-toi, pétris trois boisseaux de farine, de la fleur de farine, et fais des galettes. » (7) Puis Abraham courut vers le gros bétail et il prit un veau tendre et bon et il le donna au garçon qui se hâta de le préparer. (8) Il prit du caillé, du lait et le veau préparé qu'il plaça devant eux, et il se tint debout sous l'arbre et ils mangèrent.

(9) Et ils lui dirent : « Où est Sara, ta femme ? » Et il dit : « La voici, dans la tente. ».

(10) Et il dit : « Je vais revenir chez toi au temps de la vie et voici que Sara, ta femme, aura un fils. » Et Sara écoutait à l'entrée de la tente, derrière lui. (11) Abraham et Sara étaient vieux, avancés en jours, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes. (12) Sara rit en elle-même et dit : « Usée comme je suis, il y aurait du plaisir pour moi ? Et mon mari est un vieillard ! » (13) Et le Seigneur dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle rit en disant : "Pourrais-je vraiment enfanter, moi qui suis si vieille ?" (14) Y a-t-il une "dabar" trop prodigieuse pour le Seigneur ? A la date où je reviendrai vers toi, au temps de la vie, Sara aura un fils. » (15) Sara nia en disant : « Je n'ai pas ri », car elle avait peur. « Si ! dit-il, tu as ri. ».

LE SEIGNEUR APPARAÎT À ABRAHAM À MAMRÉ

L'apparition de Mamré (18, 1-2)

Le chapitre 18 commence par ces mots (18,1) : *Le Seigneur se fait voir* à Abraham *aux chênes de Mamré*¹. Le Seigneur s'était fait voir à Abraham une première fois après son départ de Mésopotamie à soixante-quinze ans, quand il était arrivé en Canaan et avait traversé le pays jusqu'à Sichem (12,7). Quand Abraham atteint l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, le Seigneur lui apparut de nouveau (17,1) avant de conclure avec lui une alliance impliquant de sa part l'obligation de la circoncision. Le Seigneur se fait voir pour la troisième fois mais si, nous, lecteurs ou auditeurs, sommes ainsi prévenus que la rencontre qui suit est une apparition divine, Abraham et Sara n'en savent rien au départ et ne le découvriront qu'à la fin de l'entretien. Le Seigneur se fait voir à Abraham au lieu où il s'était installé après le départ de Lot quand il *vint habiter aux chênes de Mamré qui sont à Hébron ; il y éleva un autel pour le Seigneur* (13,18), et Abraham se trouvait de nouveau à Mamré quand un fugitif lui apprit l'enlèvement de Lot (14, 13). La tradition a localisé Mamré à 3 km au nord d'Hébron², au Ramat el Khalil.

Abraham est assis à l'entrée de sa tente, il fait très chaud, c'est l'heure de la sieste, quand il voit *trois hommes debout près de lui*. L'arrivée soudaine de ces voyageurs a quelque chose d'insolite. Il n'a pas vu au loin la poussière qu'ils soulevaient, il ne les a pas vus se rapprocher peu à peu, il ne les a pas entendus dans le silence de midi, il lève les yeux et voici : ils sont là, près de lui. Abraham court pour les accueillir et se prosterne à leurs pieds. Les verbes soulignent la qualité de l'accueil d'Abraham qui, sans perdre un instant, va à leur rencontre et se prosterne devant eux, geste de respect envers ses hôtes, geste qui, devant Dieu, serait un signe d'adoration mais Abraham ne sait pas que, précisément, Dieu est là.

L'invitation (3-5)

Abraham s'adresse aux voyageurs (18,3) : *Il dit : « Mon seigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, tu ne passeras pas loin de ton serviteur. »* Ces premiers mots du patriarche posent un problème de traduction ; en effet, "Mon seigneur" est au pluriel en hébreu mais la phrase qui suit ne s'adresse qu'à un seul interlocuteur : *tes yeux, tu ne passeras pas, ton serviteur* (et non : vos yeux, vous ne passerez pas, votre serviteur...). Le traducteur est donc contraint de comprendre l'hébreu "Mes seigneurs" comme un pluriel de courtoisie, de majesté³, et de le traduire par un singulier. Abraham s'adresse sans doute à celui qui lui semble le chef du groupe et le prie de ne pas passer simplement mais de se reposer un moment.

Abraham traite ces hôtes qu'il ne connaît pas comme on se conduit en présence de Dieu ; après la prosternation, il appelle le responsable "Adonai", « *Mon seigneur* » (ou Mon Seigneur), qui est le Nom dont on use pour s'adresser à Dieu. Cette expression rappelle donc au lecteur qu'Abraham, sans le savoir encore, s'adresse à Dieu. Les doubles sens continuent : Abraham dit à son interlocuteur qu'il espère

¹ L'hébreu Mamré (מַמְרֵי) a été transcrit en grec par Mambré (Μαμβρη). En français, la BJ a choisi Mambré et la TOB Mamré.

² Hébron est à 40 km au sud de Jérusalem.

³ Comme les rois employaient "Nous" pour "Je" : Nous, Louis, roi de France et de Navarre...

trouver grâce à ses yeux comme (Gn 6,8) *Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur*, Abraham se qualifie de *ton serviteur*, les mots par lesquels le fidèle se présente devant son Dieu, et le titre que Dieu lui donnera après sa mort en parlant à son fils Isaac (26,24).

Abraham s'adresse ensuite à un serviteur (4) : *Qu'on apporte un peu d'eau !* Puis aux trois voyageurs, cette fois au pluriel : *vous vous laverez les pieds et vous vous étendrez sous l'arbre*. Donner de l'eau à l'étape pour boire mais aussi pour permettre aux marcheurs de laver et reposer leurs pieds faisait partie de l'hospitalité ; on se souvient que Jésus reprocha à Simon, un pharisien qui le recevait, de ne pas avoir versé d'eau sur ses pieds (Luc 7, 44). Abraham poursuit en annonçant (5) : « *Je vais apporter un morceau de pain et vous reprendrez des forces.* », une formulation modeste pour le repas de fête qu'il va offrir. Les voyageurs acceptent l'invitation : *ils disent : « Fais comme tu l'as dit. »*

Le repas (6-8)

Abraham aurait pu charger un serviteur de préparer une collation pour ces hôtes de passage mais il préfère veiller lui-même aux préparatifs (6) : *il se hâte vers la tente, près de Sara, et dit : « Hâte-toi, pétris trois boisseaux de farine, de fleur de farine, et fais des galettes. »* On remarque que le patriarche ne veut pas faire attendre ses hôtes ; il se hâte, il demande à Sara de se hâter elle aussi. Le récit souligne l'abondance et la qualité du repas préparé ; l'abondance, car les trois "sés" ou boisseaux correspondent à quarante-cinq litres de farine ; la qualité, car la "fleur de farine" était réservée à la table des rois (ainsi Salomon en I Rois 5,2) et aux offrandes présentées au Temple, ce qui est une manière discrète de nous rappeler, une fois de plus, que le visiteur est Dieu. Abraham poursuit dans la hâte les apprêts du repas (7) : *il court vers le troupeau et prend un veau tendre et bon et il le donne au garçon qui se hâte de le préparer*. Ici encore il ne lésine ni sur la qualité, le veau est tendre et goûteux, ni sur la quantité, un veau pour trois personnes. Quand le repas est prêt, Abraham *prend du caillé, du lait et le veau préparé*, il les place devant ses hôtes et, pendant que ceux-ci mangent, il se tient respectueusement debout à côté d'eux.

La promesse (9-15)

Après le repas, les trois visiteurs demandent à Abraham (9) : « *Où est Sara, ta femme ?* » La question est surprenante à plus d'un titre car il n'est pas convenable dans ce monde oriental, comme aujourd'hui encore dans bien des régions méditerranéennes, de demander au maître de maison, dont l'épouse doit demeurer en retrait ou cachée, ce que fait sa femme. Et comment ces gens de passage connaissent-ils le nom de Sara ? Ces traits étranges laissent entendre qu'il ne s'agit pas d'hommes ordinaires. Abraham répond que Sara est dans la tente, dans cette tente à l'entrée de laquelle il était lui-même assis au début de la scène.

Un seul voyageur (le verbe est cette fois au singulier) reprend la parole et dit (10) : « *Je vais revenir chez toi au temps de la vie et voici que Sara, ta femme, aura un fils* ». Dieu avait déjà dit, en 17, 19 à Abraham : « *Je te donnerai par elle un fils* », il lui confirme cette promesse en la centrant sur Sara : « *Sara, ta femme, aura un fils* ». Abraham doit avoir maintenant la certitude que ce visiteur est Dieu qui lui a déjà fait cette promesse, qui la renouvelle maintenant et qui est le seul à pouvoir annoncer un tel prodige. Le début de la phrase, *je vais revenir chez toi*, ne signifie pas

nécessairement une nouvelle visite, mais une proximité, une présence spirituelle, qui se manifestera *au temps de la vie*. Ces mots font-ils allusion à la saison où les pluies provoqueront le renouveau de la nature ou bien au temps de la naissance annoncée, quand revivront les corps de Sara et Abraham déjà touchés par la mort ?

Et Sara écoutait à l'entrée de la tente et celle-ci était derrière lui. Sara est cachée à l'entrée de la tente qui est derrière celui qui vient de parler. Nous apprenons donc qu'elle écoute sans se montrer. Avant de dire ce que ressent Sara, le narrateur rappelle que la naissance annoncée est humainement impossible (11) : *Abraham et Sara étaient vieux, avancés en jours, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes.* Sara, dont nous savions déjà qu'elle était stérile, a de plus passé la ménopause. Puis le narrateur nous dévoile sa réaction : (12) *Sara rit en elle-même.* De même qu'Abraham avait ri, Sara rit aussi et ces rires jouent sur le nom d'Isaac qui en hébreu signifie, nous le savons, « Il rit ». Sara rit en son sein, en elle-même, et les mots qui suivent sont un monologue intérieur qui reprend et souligne encore l'impossibilité pour Sara d'enfanter ; elle dit : « *Usée comme je suis, il y aurait du plaisir pour moi ? Et mon mari est un vieillard !* »

(13) *Et le Seigneur dit à Abraham : « Pourquoi Sara a-t-elle ri en disant : "Pourrais-je vraiment enfanter, moi qui suis si vieille ?" (14) Y a-t-il une "dabar" trop prodigieuse pour le Seigneur ? »* Le Seigneur avait été nommé au premier verset, en tête de cet épisode, puis n'avait plus été cité. L'auteur énonce maintenant, au début du verset 13, le nom de celui qui va parler avant que Dieu lui-même ne se nomme. Sara qui riait cachée dans la tente et qui, en son for intérieur, doutait de la promesse du visiteur, a été vue et entendue par Dieu qui demande (14) : « *Y a-t-il une "dabar" trop prodigieuse pour le Seigneur ?* » Dieu peut dire (dabar au sens de parole) ou faire (dabar au sens de chose) ce qui est impossible à concevoir ou réaliser pour l'homme. Et, derrière ce premier sens, on peut entendre aussi que Dieu connaît les actes cachés et les pensées secrètes. Le Seigneur termine en répétant ce qu'il avait dit plus haut : « *A la date où je reviendrai vers toi, au temps de la vie, Sara aura un fils.* »

Sara nia en disant : « Je n'ai pas ri », car elle avait peur. Il semble que Sara sorte de l'abri de sa tente et s'adresse directement au visiteur, elle essaie de se cacher derrière un mensonge en soutenant qu'elle n'a pas ri. Ment-elle car elle a peur comme Adam et Eve avaient peur après la faute (Genèse 3, 10) ou, plutôt, ressent-elle la crainte qui saisit tout humain en présence du Tout Puissant ? Mais Dieu confirme ce qu'il avait dit : « *Si ! dit-il, tu as bel et bien ri.* »

Un récit à la fois simple et mystérieux

En analysant le début du chapitre 18 de la Genèse, en scrutant les détails de ces quinze versets, je crains d'apparaître comme un professeur d'anatomie qui tenterait d'expliquer la beauté d'un être humain en le fouillant au scalpel. Après la dissection, revenons donc à la contemplation.

Voici un récit où Dieu vient très simplement à la rencontre de l'homme, sans tambours ni trompettes ou, plutôt, sans éclairs de feu ni roulements de tonnerre. Dieu se montre comme un voyageur quelconque, qui traverse le pays à pied avec deux compagnons. « Il n'inspire pas la crainte... Dieu accepte l'hospitalité courtoise d'un riche pasteur de troupeaux, il accepte le repas abondant qui lui est offert, pendant que le pasteur veille attentivement à ce que rien ne manque pour rendre plus agréable la brève halte du voyageur auprès de lui. A la fin du festin, la promesse d'un fils est le signe par lequel le voyageur – au moment où prenant congé il dit son

nom – remercie avec une affectueuse cordialité le pasteur qui l'a accueilli...La promesse a un caractère tout intime et familial, elle a toute la gratuité d'un amour spontané, sans motif.⁴ »

Dans ce récit sont inscrits quelques signes discrets qui nous guident pour reconnaître le Visiteur : les alternances du singulier et du pluriel, la prosternation qui est signe d'adoration devant Dieu, la fine fleur de farine réservée aux offrandes au Temple... Nous sommes peu à peu préparés à la révélation de la fin du texte où le Seigneur dévoile son identité et promet, dans la fécondité retrouvée du couple, une victoire sur la mort que lui seul peut remporter.

Les trois hôtes d'Abraham sont une image de la Trinité

Les trois voyageurs qui visitent Abraham et auxquels il s'adresse, tantôt au singulier et tantôt au pluriel, ont souvent été interprétés comme une figure de la sainte Trinité, un seul Dieu en trois Personnes.

Ambroise de Milan (339-397) écrit ainsi⁵ : « Abraham, prompt à recevoir ses hôtes, plein de foi en Dieu, plein de zèle pour servir, vit en figure la Trinité. Recevant trois personnes, adorant un seul Dieu. Respectant la distinction des personnes, il s'adresse à un seul Seigneur. Nul ne le lui avait enseigné mais la grâce parlait en lui. »

Et Césaire d'Arles (470-543) reprend cette lecture : « Abraham va à la rencontre de trois hommes, mais Celui qu'il adore est unique. Par le fait qu'il ait vu trois hommes, on discerne le mystère de la Trinité ; si, par ailleurs, il s'est mis à adorer comme s'il n'y avait qu'une seule personne, c'est qu'il sait que Dieu est unique en trois personnes. Il s'adresse à une seule personne lorsqu'il dit : " Fais le détour vers ton serviteur !" ».

Les icônes de la tradition byzantine ont souvent représenté le banquet des trois anges servis par Abraham qui se tient debout à côté de la table, avec des variantes dans les détails : on voit parfois Sara à l'arrière plan, à l'entrée de la tente, ou le garçon égorgeant le veau, ou les chênes qui ombragent la scène... Ce thème a été repris par André Roublev, un peintre russe du début du XV^e siècle, qui a peint une icône dépouillée de ses éléments secondaires et focalisée sur les trois anges assis autour de la table ; le sujet de l'œuvre n'est plus alors l'hospitalité d'Abraham mais la Trinité et c'est sous ce nom que cette œuvre de Roublev est connue : "L'icône de la Trinité".

Les trois Anges du tableau de Roublev sont en communion intime et silencieuse. Le Père au centre a le corps tourné vers le Fils, à droite, mais son visage est tourné vers l'Esprit qui est à gauche ; l'Esprit fait face au Fils et le regarde ; le Fils est à droite et contemple la coupe posée au milieu de la table. La coupe contient du vin et la surface de la coupe reflèterait l'image de la Sainte Face où le Fils contemplerait le mystère de sa Passion. L'icône propose donc à la méditation les trois thèmes centraux de la foi chrétienne, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption.

⁴ Divo Barsotti, *Le Dieu d'Abraham*, traduit de l'italien par E. de Solms. Téqui. p. 191

⁵ Ambroise et Césaire, ainsi que ci-dessous Hilaire, sont cités par O. Belleil, *Un père au cœur d'enfant*, p. 254.

Lecture christologique de cette théophanie

Dans cette péricope, Dieu se montre sous la forme d'un homme qui vient pour rencontrer un homme, Abraham, et lui annoncer une bonne nouvelle. C'est une figure de la venue du Verbe.

Hilaire de Poitiers (315-367) se réfère à ce passage en écrivant : « Dieu avait annoncé un fils à Abraham et voilà que cet homme qui est là devant lui fait maintenant la même promesse... Il voit un homme et pourtant il l'adore comme le Seigneur, car il pressent le mystère de l'Incarnation future. L'ancienne Alliance est l'ébauche des réalités à venir, l'apparence prise ici par cette ébauche annonce la vérité de l'Incarnation future... Pour se montrer à Abraham, il assume une forme humaine qui préfigure ce qu'il sera réellement un jour. Il s'offre alors au regard seulement, Dieu dans l'homme, mais sans naître corporellement ; plus tard il naîtra tel qu'il est apparu. La familiarité avec l'apparence qu'il a prise pour se laisser contempler est une aide pour croire à la réalité de la naissance... Il apparaît tel qu'il naîtra, tel qu'il était apparu, il naît. »

Dieu s'est assis à la table d'Abraham, Jésus son Fils viendra s'asseoir à la table des hommes, et pas seulement à celle des justes comme l'était Abraham, mais il ira chez les pécheurs. « Il fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! » (Lc 15,2) disent de lui les pharisiens. Il partage en effet la table de Matthieu, le collecteur d'impôts (Mt 9,9-13), et celle de Zachée, le chef des publicains à Jéricho (Lc 19, 1-10). Jésus accomplit ce qui était annoncé dans le repas pris chez Abraham, c'est-à-dire la venue de Dieu chez l'homme, le partage de sa table, la victoire sur la mort, et cet "accomplissement" réalise la prophétie avec une plénitude et une perfection qui dépassent tout ce que l'homme pouvait attendre et imaginer : le Saint de Dieu mange avec les hommes les plus méprisés pour leur dire que Dieu les aime.

La rencontre avec Dieu par l'accueil des autres

La lecture christologique de cet épisode nous dévoile que Dieu sous l'apparence d'un homme vient visiter Abraham, s'asseoir simplement à sa table, lui apporter un message de vie comme le Christ, plus tard, a pris chair, est venu parmi les hommes.

Je me pose cette question simple : moi qui ne peux pas aller planter ma tente au désert en espérant que Dieu me visite, que puis-je faire pour le rencontrer ? Comment m'approcher de cette intimité qu'a connue le patriarche ?

Cet épisode de la vie d'Abraham m'apporte une première réponse : je peux m'approcher de Dieu en exerçant l'hospitalité, en accueillant ceux qui passent près de moi. En accueillant les autres, je peux recevoir Dieu.

Attardons-nous à relever comment se comporte Abraham. Il n'hésite pas à interrompre le repos qu'il prend au plus chaud du jour pour recevoir des voyageurs qui passent près de son campement.

Son invitation n'est pas formelle, exprimée du bout des lèvres ; elle est au contraire insistante, pressante : Tu dois te reposer un moment chez moi, dit-il à celui qui marche dans le désert.

Il ne se contente pas de donner des ordres à son entourage mais il met personnellement la main à la pâte, choisit lui-même la bête qu'il va offrir à ses hôtes,

insiste pour que tout soit préparé rapidement (il se hâte, il court...) et communique à Sara et à son valet son empressement.

Son accueil est généreux, débordant, excessif peut-être : quarante-cinq litres de farine et un veau entier pour trois personnes.

Il ne met pas en avant sa position de chef de clan, de propriétaire de grands troupeaux, mais se tient debout respectueusement, humblement, à côté de ces hôtes dont les vêtements couverts de poussière, les visages ruisselants de sueur, ne dévoilent pas l'identité.

Abraham reçoit trois voyageurs fatigués, assoiffés, affamés et c'est Dieu qu'il accueille. On peut rapprocher cet épisode de l'enseignement de Jésus quand il répond aux justes qui lui demandent : « *Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te donner à boire ?* » : « *En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* »

L'accueil de Dieu dans la vie spirituelle

On peut esquisser une autre réponse, complémentaire, à la question que nous nous posons : comment rencontrer Dieu, comment entrer dans son intimité ? Abraham voit soudain Dieu debout à côté de lui ; comment faire pour trouver, nous aussi, Dieu tout près de nous ?

Comment le voir, comment l'accueillir dans notre vie spirituelle ? Voici quelques jalons pour méditer le texte dans cette ligne⁶.

Le Dieu Tout Puissant n'est pas un Dieu lointain. Il passe près de moi comme il passe à côté d'Abraham, il est soudain proche de moi. *Recherchez le Seigneur puisqu'il se laisse trouver, appelez-le puisqu'il est proche*, dit Isaïe (55,6).

De mon côté, je dois aller vers celui qui vient à moi, je dois me hâter vers lui. Comme Abraham, je dois courir à sa rencontre. *Entraîne-moi après toi* demande la fiancée du Cantique des cantiques à son Aimé avant de dire à ses compagnes : pour les entraîner : *Courons !* Dans les lettres de Paul, la recherche de Dieu est souvent comparée à une course : *Courez donc de manière à remporter le prix* (1 Cor 9,24) ou *J'ai combattu le beau combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi* (2 Tm 4,7). Allons-nous à la rencontre du Seigneur en traînant des pieds ou en courant dans l'allégresse ?

Abraham a, comme nous l'avons noté, invité avec insistance le voyageur à s'arrêter chez lui. Dieu attend cette demande de notre part comme on le lit dans le récit des disciples d'Emmaüs. Jésus et les deux disciples, raconte Luc, *approchèrent du village où ils se rendaient et lui fit mine d'aller plus loin. Ils le pressèrent en disant : « Reste avec nous car le soir vient et la journée déjà est avancée. » Et il entra pour rester avec eux.* (Lc 24, 28-29) Jésus s'approche mais n'entre pas sans avoir été convié, il ne s'impose pas, il respecte notre liberté.

Dieu accepte l'invitation de l'homme, comme il a accepté l'offre d'Abraham, et il vient demeurer chez lui (Jn 14, 23) : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure.* Il vient

⁶ Ces remarques sont inspirées par les méditations d'O. Belleil, dans "Abraham un père au cœur d'enfant", sur ce passage de la Genèse.

partager le repas avec nous (Ap 3, 20) : *Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai le repas avec lui.*

Dieu, en effet, trouve ses délices parmi les enfants des hommes, trouve sa joie à être parmi eux. "Cette union en effet répond aux plus chers désirs de Dieu lui-même. Dieu qui est Amour a besoin de se répandre et y trouve sa joie, une joie à la mesure du don qu'il fait... Quelle ne sera donc pas la joie de Dieu lorsqu'il trouvera une âme qui lui laisse toute liberté et en qui il peut se répandre selon toute la mesure qu'il désire ! ⁷"

Abraham a rencontré Dieu à l'entrée de sa tente dans le désert. Et nous, où pouvons-nous le trouver, comment aller à sa rencontre, l'accueillir, être attentif à son repos ? Demandons-le à des saints qui ont vécu dans la proximité de Dieu. Il me semble que saint Augustin répond à notre question dans un passage célèbre des Confessions (Livre X, xxviii)⁸ :

« Bien tard je t'ai aimée, beauté si ancienne et si nouvelle, bien tard je t'ai aimée !

Et voici que tu étais au-dedans et moi au-dehors, et c'est là que je te cherchais, et sur la grâce de ces choses que tu as faites, pauvre disgracié, je me ruais ! Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi.

Elles me retenaient loin de toi ces choses qui, si elles n'étaient pas en toi, ne seraient pas ! »

La première phrase exprime un regret d'Augustin qui s'est converti tardivement, qui n'a découvert que tard l'Éternelle Beauté. Les lignes qui suivent rappellent son égarement, celui de l'homme qui cherche Dieu à l'extérieur de lui-même, qui se rue sur des beautés terrestres qui ne doivent la vie et la grâce qu'à Dieu seul qui les a créées. Dieu est en nous, plus intérieur à nous que nous-mêmes, et nous le cherchons à l'extérieur, en dehors de nous.

Thérèse d'Avila fait allusion à ce passage dans le Chemin de la perfection, au chapitre XXVIII, 2, et nous recommande, avec d'autres mots, la même voie.

« Considérez donc ce que dit saint Augustin qui le cherchait partout et le trouva au-dedans de lui-même. Pensez-vous qu'il importe peu à une âme distraite de comprendre cette vérité, de voir qu'elle n'a pas besoin d'aller au ciel pour parler à son Père éternel, ni pour se délecter avec lui, et qu'il n'est pas nécessaire qu'elle lui parle à grands cris ? Si bas qu'elle parle, il est si près de nous qu'il nous entend ; elle n'a pas non plus besoin d'ailes pour aller le chercher, mais de chercher la solitude pour le regarder au-dedans d'elle-même, sans s'étonner d'y trouver un si bon hôte ; en grande humilité, qu'elle lui parle comme à un père, qu'elle lui dise ses besoins

⁷ P. Marie Eugène de l'Enfant Jésus, *Je veux voir Dieu*, Editions du Carmel, p. 37.

⁸ Voici ce passage en latin :

Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi !

Et ecce intus eras et ego foris, et ibi te quaerebam,

et in ista formosa quae fecisti, deformis inuebam.

Mecum eras et tecum non eram.

Ea me tenebant longe a te, quae si in te non essent, non essent.

comme à un père, qu'elle lui conte ses peines, qu'elle lui demande d'y remédier , en entendant bien qu'elle n'est pas digne d'être sa fille. »

Et plus loin, au paragraphe 5, elle ajoute :

« Celles qui pourraient s'enfermer dans ce petit ciel de notre âme avec Celui qui l'a fait comme il a fait la terre, prendre l'habitude de ne pas regarder autour d'elles, ne pas demeurer là où les sens extérieurs sont distraits, croyez-les en excellente voie ; elles ne manqueront pas de parvenir à boire l'eau de la source. »

Dans un poème intitulé "Buscando a Dios ", " A la recherche de Dieu", Thérèse d'Avila donne de manière concise le même conseil.

Et si par hasard tu ne savais pas
Où me trouver, Moi,
Ne va pas de-ci, de-là,
Mais, si tu veux me trouver,
MOI, TU DOIS ME CHERCHER EN TOI.

Hors de toi, rien ne sert de me chercher,
Puisque pour me trouver, Moi,
Il te suffira de m'appeler,
Et à toi, j'irai sans tarder.
ET MOI, TU DOIS ME CHERCHER EN TOI.

Pour ceux qui connaissent l'espagnol, voici ces deux strophes dans leur langue.

Y si acaso no supieras
Donde me hallaras a Mi,
No andes de aqui para alli,
Sino, si hallarme quisieras
A Mi, buscar me has en ti.

Fuera de ti no hay buscar me,
Porque para hallarme a Mi,
Bastara solo llamarme,
Que a ti iré sin tardarme,
Y a Mi buscar me has en ti.

Lecture anagogique du repas de Mamré

Vous me pardonneriez de donner encore un autre éclairage à ce repas de Mamré qui est, je pense, un des sommets du cycle d'Abraham, en proposer une lecture anagogique.

L'adjectif anagogique vient du grec "anagôgué", aller vers le haut ; discerner le sens anagogique d'un texte, c'est écouter comment il peut nous conduire vers notre Patrie céleste, quelle est sa signification au regard de la vie éternelle.

Le bonheur céleste est souvent évoqué dans le Premier Testament par l'image d'un repas auquel Dieu invite ses amis. Isaïe, par exemple, prophétise qu'à la fin des temps, *le Seigneur, le tout-puissant, va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses*

succulentes et de vins vieux décantés (Is 25,6). L'image du repas messianique est reprise dans les Évangiles synoptiques et les patriarches sont les premiers invités au festin : *Je vous dis que beaucoup viendront du levant et du couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux...* (Mt 8,11-12).

Le festin est une image de la vie éternelle car c'est une réunion où nous sommes en communion joyeuse avec celui qui nous invite et avec nos amis, une fête où notre faim et notre soif sont comblées. Mais les délices du festin du Royaume seront sans commune mesure avec les joies du banquet terrestre.

Essayons de préciser à partir d'une homélie de saint Thomas d'Aquin⁹ quel est le bonheur de la vie éternelle.

Selon saint Thomas, cette vie consiste en premier lieu dans l'union de l'homme avec Dieu. L'homme verra Dieu face à face (I Cor. 13,12) et, comme le dit saint Augustin (Cité de Dieu 22) « nous le verrons, nous l'aimerons et nous le louerons », nous le louerons dans la joie et l'allégresse.

En second lieu, dans la vie éternelle tous nos désirs seront rassasiés : chaque bienheureux au ciel aura bien plus que ce qu'il a désiré et espéré. Aucune chose créée ne peut nous combler totalement mais Dieu, lui, peut satisfaire, et au-delà, nos désirs. Comme le dit le psaume 17,15 : *Et moi, par ta justice, je verrai ta face : au réveil je me rassasierai de ton visage*. Celui qui recherche les plaisirs, goûtera les jouissances les plus parfaites : *A ta droite, éternité de délices* (Ps. 16,11). Celui qui est en quête des honneurs, les possédera au banquet éternel : *Ils régneront sur la terre* (Ap. 5,10). Celui qui aspire au savoir, connaîtra la nature de toute chose et toute vérité.

En troisième lieu – nous suivons toujours l'homélie de Thomas – la vie éternelle consiste en une sécurité parfaite. Alors nous ne craignons plus rien, ni chute, ni chagrin. Comme celui qui écoute la Sagesse, le bienheureux *repose en sécurité, tranquille, loin de la crainte du malheur*.

En quatrième lieu, enfin, la vie éternelle consiste dans la société pleine de charme de tous les bienheureux. Chaque élu aimera chacun des bienheureux comme lui-même et se réjouira donc du bien des autres comme de son bien propre. La joie d'un seul sera augmentée dans la mesure où elle sera aussi la joie de tous.

Comment ne pas désirer jouir au plus vite de cette vie bienheureuse ?

⁹ La fin du commentaire du Credo prêché par saint Thomas à Naples en 1273 porte sur la dernière affirmation : « Je crois à la vie éternelle ».

